



© Marikel Jahana

CRITIQUES

Les Oiseaux de Lenio Kaklea : Danser jusqu'à disparaître

Créée à Montpellier Danse, la nouvelle pièce de la chorégraphe grecque imagine une fable dansée sensuelle et inquiète. Une communauté bigarrée traverse le plateau entre ciel et terre, dans une célébration du vivant sur le fil.



Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
1 juillet 2025

Lentement, la scène sort de la pénombre. Au centre, une silhouette de trois quarts se dessine. Pantalon de cuir vert, gestes lents, ondulatoires, presque transparents. Corps gracieux, volatile, tendu vers le ciel sans jamais le quitter. Derrière lui, le fond de scène se teinte d'un horizon de fin d'été, rose et violet, doucement mouvant.

Le temps s'étire. Les mouvements hypnotiques fascinent. Petit à petit, il est rejoint par d'autres congénères. Un, deux, une nuée se forme. Corbeaux, pies, oiseaux tropicaux, figures hybrides surgies d'un rêve. Ils se frôlent, s'épient, s'emboîtent. Une communauté mouvante qui danse à l'unisson ou en légère discordance, comme portée par une brise secrète.

Communauté de volatiles

La chorégraphie dessine des vagues, des rituels, des respirations. Une danse à la fois maîtrisée et instinctive. Les corps s'élancent, s'effondrent, se cherchent. Duos furtifs, solos troublants, murmuration collective. Un pas de deux masculin, tendu et sensuel, coupe le souffle sans rompre l'élan.

Les costumes – faits de plumes, lycra brillant, cuir lustré – composent un carnaval joyeux et étrange. À la bande-son, une musique électro aux accents rétro s'entrelace avec les chants d'oiseaux captés par le bio-acousticien **Thierry Aubin**. Un paysage sonore organique, vivant, traversé de fulgurances.



© DR

Une utopie trouée

Sur le plateau, pas de démonstration. Juste une écoute précise entre les corps, une attention au groupe, à l'autre. Les regards, les sourires échangés en disent long. **Lenio Kaklea** signe une pièce particulièrement efficace. Ça danse, et ça danse bien. Une partition lisible, dense, sans volonté de révolution mais avec l'exigence d'une écriture collective pleinement incarnée.

Puis un corps étranger fend l'air. Un drone, oiseau de fer, plane au-dessus des têtes. La trajectoire métallique interrompt la fluidité, impose sa présence. La dernière séquence, plus figée, bascule dans la vidéo, alourdit la légèreté du vol. L'idée du trouble technologique s'installe, mais au détriment du mouvement. Le fil poétique se relâche.

Malgré tout, *Les Oiseaux* reste une œuvre habitée, belle et limpide. Une traversée sensorielle qui, sans jamais forcer le trait, donne à voir un monde où le lien entre êtres vivants, humains et non-humains, tient encore. Mais pour combien de temps ?